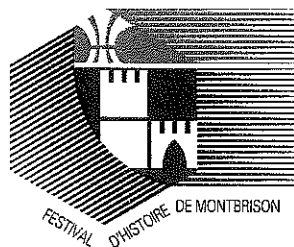


FESTIVAL D'HISTOIRE DE MONTBRISON
24 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE 1994



DE PEGASE A JAPPELOUP
CHEVAL ET SOCIETE



ESSAI SUR L'HISTOIRE DES CONCOURS DE "MODELE ET ALLURE"

Par Bertrand Langlois*
Luc de Montal*
Pierre-André Poncet*

Introduction

L'objectif de ce travail n'est pas de parvenir à l'exhaustivité, mais plutôt d'approcher un sujet historique à travers l'expérience que nous avons des pratiques actuelles de l'élevage des chevaux. Puisse ce regard de techniciens porté sur le passé intéresser à ce sujet de véritables historiens qui pourront donner à la fois plus de profondeur et de développement à cette matière qui nous paraît souvent toucher à l'universel, malgré l'étroitesse du champ d'investigation proposé. N'étant pas historiens nous n'avons pas non plus hésité à couvrir un immense panorama, c'est prendre de grands risques et que Saint Georges nous protège !

Comment, à la lumière des travaux déjà réalisés et publiés, l'homme tout au long de l'histoire a-t-il perçu "l'extérieur" des chevaux ? C'est la question que nous nous proposons d'aborder.

Dans un premier temps, une réflexion sur l'image et le réel nous a paru s'imposer.

Dans un second temps, nous n'hésiterons pas à survoler la question, du paléolithique au XVIII^e siècle.

Nous aborderons enfin la fracture du XIX^e qui éclaire en grande partie les comportements actuels.

I - Réflexion sur la perception de l'extérieur du cheval : l'image et le réel

Une approche un peu naïve peut laisser supposer une identité entre l'image et la réalité. Pourtant, nombreux sont les exemples où "l'habit ne fait pas le moine". Il en va

de même en matière de chevaux. On pourrait parler aussi d'essence et d'existence. L'essence c'est un archétype, une théorie en somme, une abstraction qui nous permet d'appréhender la réalité. Même en science, tout fait expérimental ne peut être identifié et caractérisé que s'il existe une théorie susceptible de l'accueillir et de l'intégrer. En l'absence de cette théorie, ce fait passera constamment inaperçu. En matière de chevaux, la lente progression des connaissances sur leur fonctionnement peut certes avoir ainsi modifié progressivement la perception que nous avons de son extérieur, mais il semble plutôt que l'archétype, l'essence, ait glissé très tôt vers la symbolique. L'image est très tôt devenue symbole et porteuse de valeurs mythiques ou sociologiques ce qui revient peut-être un peu au même. Dans cette démarche, l'image a sa fonction propre, indépendante de la réalité qu'elle est supposée traduire. Quand un Mongol parle de "l'alezan au bon caractère" comme d'une robe, il fait référence à un ensemble de contes ou de chants de sa culture où la couleur alezane est associée au bon caractère des chevaux. Cela ne signifie pas pour lui une relation de cause à effet entre la couleur du cheval et son caractère. L'image dans ce cas est uniquement symbolique et ne se veut pas descriptive.

Cette dissertation nous paraît un préalable important pour éviter de se laisser tromper par le discours des gens de chevaux sur le "modèle et les allures" d'un cheval. Ils intriquent en effet étroitement des références symboliques ou sociologiques avec des références techniques, ce qui fait qu'il est difficile de savoir de quoi ils parlent effectivement.

On dira par exemple qu'un cheval est "fait en étalon", en parlant du développement de son "avant-main, de son "bout de devant". Pour une poulinière, c'est la croupe qui focalisera les commentaires. On justifiera son discours par une argumentation technique sur la longueur du balancier ou sur la puissance de l'arrière-main, mais personne ne vous dira que l'encolure est le support d'une symbolique phallique, alors que vous découvrirez plus aisément la symbolique féminine de la croupe.

On parlera également de "cheval de sang" par opposition au "cheval de trait", faisant référence à la réactivité et à l'aptitude sportive de l'un par rapport à la lenteur et à l'endurance de l'autre. D'un point de vue symbolique (Lizet, 1988 ; Blomac, 1991), le cheval de sang s'assimile à l'aristocratie et le cheval de trait au peuple laborieux. Une place a même été ménagée pour la bourgeoisie avec le demi-sang. Notons de ce point de vue que la terminologie germanique ou anglo-saxonne supporte moins de sous-entendus sociaux en parlant de chevaux à sang chaud et à sang froid. Cela fait mieux référence à l'adaptation climatique des chevaux en question (Langlois, 1994).

Nous le voyons donc, le rapport de l'homme avec l'extérieur du cheval est double sous des dehors techniques : faisant référence à tout un langage particulier difficilement accessible au profane, il traite en fait également de valeurs symboliques de manière cryptée. Nous entrons là dans un domaine quasi religieux qui a besoin de ses prêtres et de ses fidèles.

Citons Marcuzzi (1989) : "*Le cheval est, chez la plupart des peuples, associé à l'obscurité du monde chthonien : il jaillit au galop des profondeurs de la terre ou des abîmes marins. Cet archétype apporte à la fois la vie ou la mort. Il trouverait son origine dans le culte de la lune, des cultures agraires et matriarcales. Selon Jung (1981), le cheval est le symbole d'un psychisme inconscient ou d'une psyché non humaine proche de celle de la mère. Le sacrifice du cheval à son maître est commun aux cul-*

tures asiatiques, aux indo-européens et aux peuples indo-européens. L'aspect chthonien du cheval est très fréquent du monde de nombreux aspects linguistiques intéressants français "cauchemar" et de l'anglais "nightmare" un démon chthonien à comparer avec le slave ancien (spectre), le polonais "maras" (mort), le letton "Morigain" ou l'anglo-saxon "mara" (cauchemar).

Mais l'aspect chthonien n'est pas le seul, et noir, le rouge, le pâle et le blanc) peuvent être considérés que représentent les quatre chevaux qui char splendeur d'Apollon.

Le cheval prend ainsi une dimension cosmique du temps qui mène des enfers aux cieux et des cycles de sa vie, en étant l'attraction magnifiée, tantôt négative lorsqu'elle mène à l'extinction (1992).

II - Survol historique, du paléolithique au néolithique

Brossons un tableau à grands traits. Pendant à 30 000 ans av. J.C.) jusqu'à l'énéolithique (domestication probable, le cheval est chassé probablement placé à un niveau supérieur par sans doute un culte. Les représentations du cheval du paléolithique paraissent l'attester. Cette iconographie est très variable. Bourdelle (1938) y distingue des chevaux pouvant être des tarpan, ainsi que deux autres. L'un plus petit, correspondrait à un type de pont, l'autre, plus grand et plus lourd, préfigurerait le sélectionné ensuite dans le sens du gigantisme séduisant soit-elle, aux preuves et nous retiendrait sur une très longue période à représenter, traduisant une variation importante qu'il y a entre races naturelles. L'origine de cette variation aux climats chauds ou froids au sens de la taille des animaux d'une espèce, du développement des extrémités) (Langlois, 1994).

A cette époque, l'homme n'est au contact et la variation intra race caractéristique de la domestication n'est pas accessible. Cela le renforce dans l'idée qu'il a de l'animal. Il doit la ménager pour se faire pardonner et que cette entité cheval sacralisée est appelée à servir. Les chevaux de Lascaux paraissent suffisamment exprimer cela.

Ce souci de fécondité va faire évoluer séparément vers celui des Déesse-Mères qui vont incarner les maternités humaines. Au néolithique, les déesses

socié à
ou des
on ori-
(1981),
maine
ux cul-

Ce souci de fécondité va faire évoluer selon Leveque (1989) le culte des animaux vers celui des Déesse-Mères qui vont incarner la fertilité du gibier et celle des communautés humaines. Au néolithique, les déesses mères et filles qui constituent avec un

Quelles relations tous ces peuples entretiennent-ils avec l'extérieur des chevaux ? Il est difficile de le dire. L'iconographie fournit quelques renseignements, l'apparition de traités concernant le cheval aussi. Ce que l'on peut dire du monde antique méditerranéen, c'est que le cheval a dû y être acclimaté (Limet, 1992), il n'y était pas naturel. Son usage et son élevage, qu'il soit destiné aux chars de combat ou plus tard à être monté, sont donc restés l'apanage des princes et de l'aristocratie, et son importance militaire et économique est restée somme toute relativement marginale. Il est en revanche devenu un marqueur social, un élément de prestige ; il le restera jusqu'à nos jours. D'un point de vue pratique, on sait que les chevaux antiques étaient de petite taille. On parlerait aujourd'hui de poneys.

Selon Vigneron (1968), tout ce qu'apporte la littérature antique sur les races de chevaux tient en ce résumé : *"Les chevaux de Sicile sont rapides et ont le pied sûr. Ceux du Péloponnèse sont élégants, ceux de Thessalie sont grands et généreux. Les chevaux de Thrace sont rapides et résistants, fiers d'allure. Ceux d'Afrique sont dociles, endurants, rapides. Ceux d'Iran sont de haute taille, rapides, fougueux, manquent d'endurance. Ceux d'Espagne sont petits, rapides et peu résistants, ceux des confins germanico-danubiens sont petits et résistants"*.

Il remarque aussi que les anciens constataient bien les variations individuelles de conformation et d'aptitude des chevaux, mais qu'ils se révélaient incapables de les mettre en relation avec un système de production. Ils constataient la variation, l'attribuaient surtout à la provenance et au mode d'élevage, parfois à l'origine paternelle, mais ils se révélaient impuissants à la maîtriser durablement. Il est vrai que leurs connaissances anatomiques et physiologiques étaient alors fort limitées, leurs connaissances génétiques étant inexistantes. De ce fait, les règles édictées pour le choix des chevaux sur l'extérieur pouvaient se résumer à la recherche d'un cheval porteur, qui ait bon pied bon œil. De ce point de vue et sans ironie, ces règles ont traversé le temps et l'espace.

D'après Ribemont (1994), le savoir antique se transmet au monde moyenâgeux à travers le mouvement de l'encyclopédisme médiéval. L'évêque Isidore de Séville (560-636) apparaît comme un maillon essentiel. Pour lui, il existe trois catégories de chevaux : la première est le cheval de race, propre à la guerre et aux honneurs ; la seconde le cheval commun et ordinaire, bon pour le trait et non pour la selle ; la troisième est issue du croisement de races différentes parmi lesquelles il range les mulets.

Cette classification est nouvelle, Varron par exemple en distinguait quatre selon l'usage : les chevaux pour la guerre, pour le trait, pour l'élevage et pour la course. Ces catégories résultaient pour lui d'aptitudes individuelles des chevaux découlant de leur élevage et de leur dressage, pas d'une politique de sélection au sens où nous l'entendons. Isidore de Séville est donc le premier à introduire une technique génétique de production dans sa classification : cheval de race dont on connaît l'origine ainsi que le croisement. Cette apparition discrète n'a pas fini de rebondir ! La hiérarchie des types est aussi déjà présente !

Il établit aussi les quatre critères fondamentaux pour juger un cheval. Ils seront ensuite constamment repris. Il s'agit de la forme (*forma*), la beauté (*pulchritudo*), le mérite (*meritum*) et la couleur (*color*).

Dans la forme, on tient compte de considérations anatomo-fonctionnelles : développement squelettique et musculaire, proportions, pieds. Dans la beauté, on regarde

essentiellement la tête. Pour le mérite, c'est le caractère et les allures du cheval qui sont considérés. La couleur est regardée comme un élément important du faire-valoir.

Parmi les nombreux émules d'Isidore de Séville, citons le maître de Cologne Albert le Grand (1200-1280). C'est chez lui que l'on voit apparaître la triade médiévale classique : Destrier, Palefroi et Roncin, à laquelle il ajoute la catégorie du coureur, cheval rapide qu'il convient de castrer, contrairement aux destrier et palefroi qui doivent faire preuve de résistance. Ces deux dernières catégories sont l'objet au Moyen Âge d'un commerce de luxe. L'Espagne, la Lombardie et les Flandres sont les zones principales de production. La qualité des chevaux espagnols conduira Albert le Grand à essayer de l'expliquer par le climat de ce pays. Mais il est loin d'envisager une raison génétique. Il faudra attendre Buffon (1753) pour que la théorie de la dégénérescence des races sous l'action du climat puisse être acceptée dans son acception génétique. Elle permettait en effet de rendre compte d'une variabilité entre races d'origine génétique, mais posait de graves difficultés au dogme créationniste de l'époque. Le compromis s'est alors réalisé sur la première doctrine de gestion de la variabilité génétique, celle du croisement des races. Pour revenir au type parfait de la création, il fallait opérer des croisements compensateurs entre races ayant subi des effets opposés du climat ; il fallait donc croiser les races du nord avec celles du sud etc. Bourgelat, homme autoritaire et actif, s'est emparé de cette réflexion et selon Mulliez (1983) la fit mettre en application systématique par l'administration naissante des Haras Nationaux. Il alla même dans ses canons jusqu'à définir précisément ce qu'était, sur le plan de la conformation, ce cheval idéal. C'est là qu'il faut situer l'origine de la théorie du cheval type, "qui possède toutes les perfections et le germe de toutes les spécialités qu'il n'y aurait qu'à développer en lui", propos soutenus encore en 1909 selon Lizet (1988) par le capitaine Charpy. "Il ne doit y avoir que très peu de différence de construction entre chevaux de trait et de selle, quant à la direction de leurs lignes et à la position de leur centre de gravité". En effet, la théorie du croisement compensateur obtenant les effets que l'on en attend, on pouvait ensuite revenir à une gestion classique en race pure, le problème sans cesse remis en question étant la définition de l'archétype idéal. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, celui-ci reste un cheval de taille moyenne comprise entre 1,50 et 1,60 m., à la côte ronde et aux crins abondants et dans un type que l'on qualifierait maintenant d'assez Andalou. Le chanfrein apprécié est souvent busqué. On connaît déjà les coureurs anglais, mais on les juge excentriques. L'Arabe jouit encore d'une bonne réputation, mais c'est le type *Kuleihan* qui a la préférence. Les chevaux Turcomans et Persans trop hauts sur les membres, trop élancés, sont dépréciés comme les coureurs anglais.

Il faut signaler aussi que si, sur toute cette période, le discours sur les chevaux est marqué par le paraître lié au cheval de selle, il faut quand même avoir à l'esprit que les chevaux de l'antiquité dépassaient rarement 1,40 m., qu'il en est de même de ceux du haut Moyen Âge, et que les chevaux de taille supérieure à 1,50 m. n'apparaissent qu'aux environs des XIII^e et XIV^e siècles. Ce grandissement a été un objectif constant, souvent difficilement compatible avec les techniques d'élevage utilisées (Spruytte, 1977).

Néanmoins, il faut signaler au Moyen Âge un développement important du cheval de trait qui, par grandissement et alourdissement, deviendra dans les régions d'*openfield* du nord de l'Europe un cheval de labour, susceptible de remplacer à la charrue les bœufs qui y étaient attelés de toute antiquité (Sigaut, 1982).

"Symbole privilégié du pouvoir de l'homme perçu, on l'a vu, comme l'insigne et l'instrument sur l'homme..." "Piédestal suprême, le cheval boration idéologique...". Ces citations de Digece survol historique. Avec les premières tentatives, nous avons là un terreau sur lequel va nique du XIX^e siècle.

III - La fracture du XIX^e siècle et ses p

L'Histoire des rapports de l'homme avec le XX^e siècle est marquée par une profonde rupture. Les "bons" chevaux ont brusquement changé en faveur du Pur Sang Anglais. Ce changement a été important, celui de la noblesse après la Restauration.

Au début du XIX^e, l'administration de ces doctrines de Bourgelat sur le croisement et les échecs de la fin du XVIII^e. Surtout, du nord avec les chevaux plus méridionaux, et du sud avec les populations plus "amélioratrices" : l'Arabe et son dérivé acclimatés. Ces deux races sont déclarées "améliorateurs" à aptitude quelconque. On peut voir ici l'affirmation du dogme créationniste, le cheval Arabe étant identique à celui créé par le Seigneur.

On ne s'étonnera pas des réactions de la sélection dans l'élevage. Le monde du cheval dressa le premier contre ces théories ; il reçut les conseils généraux et même celui de certains. Finalement, ce monde suivit le mouvement général. Cela aboutit à la naissance et à l'essor de la Boulonnais, trait du Nord, Ardenais, Auxois.

Signalons cependant encore quelques exemples de la race Cob Normand, un cheval de trait propre à la selle, ainsi que les attaques répétées de Houel (1874) : "C'est ainsi que l'on a cru les chevaux de conformation devraient caractériser que, pour tirer un poids pesant, il fallait avoir une hanche cornue, l'épaule droite et la tête énorme".

Mais, dans ce domaine, c'est le marché de régions, les maquignons de bovins étaient : étaient généralement considérés comme le Spindler (1984), c'est grâce à eux que le cheval dépens des bovins, dans toute la moitié nord et la moitié du XX^e siècle. Et c'est à la demande du Bassin parisien et du Nord que l'on a orienté les lourds pour le Percheron, le trait du Nord et

"Symbole privilégié du pouvoir de l'homme sur l'animal, le cheval est également perçu, on l'a vu, comme l'insigne et l'instrument d'un autre pouvoir, celui de l'homme sur l'homme..." "Piédestal suprême, le cheval de selle s'est érigé en un support d'élaboration idéologique...". Ces citations de Digard (1989) peuvent servir de conclusion à ce survol historique. Avec les premières tentatives d'élaboration d'une approche scientifique, nous avons là un terreau sur lequel va se développer la grande aventure technique du XIX^e siècle.

III - La fracture du XIX^e siècle et ses prolongements actuels

L'Histoire des rapports de l'homme avec l'extérieur du cheval au XIX^e puis au XX^e siècle est marquée par une profonde rupture. Les critères du "beau" et donc du "bon" cheval ont brusquement changé en faveur du modèle, tant décrié auparavant, du Pur Sang Anglais. Ce changement a été imposé à l'élevage par un pouvoir politique fort, celui de la noblesse après la Restauration. Il s'est heurté à maintes résistances.

Au début du XIX^e, l'administration des Haras est encore fortement imprégnée des doctrines de Bourgelat sur le croisement des races. Elle a cependant tiré les enseignements de ses échecs de la fin du XVIII^e. Si elle admet le peu de succès des étalons du nord avec les chevaux plus méridionaux, elle préconise en revanche le croisement d'étalons du sud avec les populations plus septentrionales. Elle décrète deux "races amélioratrices" : l'Arabe et son dérivé acclimaté le Pur Sang Anglais. Les chevaux de ces deux races sont déclarés "améliorateurs dans l'absolu", sans faire référence à une aptitude quelconque. On peut voir ici l'affirmation déjà mentionnée plus haut du dogme créationniste, le cheval Arabe étant identifié comme étant probablement le plus proche de celui créé par le Seigneur.

On ne s'étonnera pas des réactions de rejet que ces doctrines parisiennes occasionnèrent dans l'élevage. Le monde du cheval de trait, économiquement puissant, se dressa le premier contre ces théories ; il reçut l'appui d'instances locales comme les conseils généraux et même celui de certains directeurs de Haras qui durent composer. Finalement, ce monde suivit le mouvement général de la zootechnie et établit des races locales sélectionnées dans l'indigénat, sur une base importante d'étalonnage privé. Cela aboutit à la naissance et à l'essor de nos races de trait : Breton, Percheron, Boulonnais, trait du Nord, Ardennais, Auxois, Comtois.

Signalons cependant encore quelques escarmouches : la création par les Haras de la race Cob Normand, un cheval de trait dont les rayons conservent une orientation propre à la selle, ainsi que les attaques réitérées des officiers des Haras. Citons Ephrem Houel (1874) : *"C'est ainsi que l'on a cru longtemps que les défauts les plus monstrueux de conformation devraient caractériser impérieusement le cheval de trait, et que, pour tirer un poids pesant, il fallait avoir du poil aux jambes, le pied plat, la hanche cornue, l'épaule droite et la tête énorme"*.

Mais, dans ce domaine, c'est le marché qui a guidé la sélection. Dans beaucoup de régions, les maquignons de bovins étaient souvent marchands de chevaux et ceux-ci étaient généralement considérés comme le haut du gratin de la profession. Selon Spindler (1984), c'est grâce à eux que le cheval a progressivement gagné du terrain aux dépens des bovins, dans toute la moitié nord de la France au XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle. Et c'est à la demande des exploitations de grande culture du Bassin parisien et du Nord que l'on a orienté l'élevage vers des modèles de plus en plus lourds pour le Percheron, le trait du Nord et même le Breton. Notons encore que cer-

tains de ces marchands étant eux-mêmes étalonniers, ils pouvaient faire tester les étalons dans leur condition d'usage avant de les ramener servir dans les régions d'élevage. Ce fut le cas en particulier dans le Perche (Mulliez, 1982).

En ce qui concerne le carrossier, la réaction fut moins virulente. D'abord les produits de première génération de croisement avec le Pur Sang pouvaient trouver preneur sur le marché de luxe. Ce que l'on craignait, c'est l'allègement du format par répétition du croisement. Le problème fut bien géré par les Normands qui firent d'abord reconnaître les inconvénients de l'abus du Pur Sang en inventant le concept du "sang sous la masse". Politiquement, en réaction à la création de la Société d'encouragement à l'élevage des races de chevaux en France, ils fondèrent la Société d'encouragement à l'élevage du cheval français. Le message était clair ! Si la première s'était donné pour tâche le développement des courses au galop, la seconde prit en charge le développement des courses au trot. En effet, surtout dans la seconde moitié du XIX^e, les idées de sélection sur l'épreuve plutôt que sur l'apparence, pour anciennes qu'elles soient (on en trouve déjà trace dans l'antiquité ; Schwarck, 1984), furent mises en application pour la première fois à grande échelle. Les idées de Darwin sur la sélection commençaient à remplacer les doctrines précédentes et pesaient en faveur de la sélection dans l'indigénat et de la conduite en race pure en fonction d'objectifs spécialisés.

En matière de chevaux de selle, il faut distinguer plusieurs chapitres : le développement du Pur Sang Anglais et des courses au galop, la création de l'Anglo-Arabe voulu comme le pur sang français, la question des remontes militaires et la politique du service des Haras.

Pour Nicole de Blomac (1991), le développement de l'élevage du Pur Sang en France correspond à deux choses : en premier lieu, la prise de conscience par une petite élite (dont le marquis de Voyer) de l'insuffisance de la sélection sur l'extérieur et de la nécessité d'éprouver les chevaux sur leurs performances. Ce refus de la sélection sur la tournure l'amène à réviser ses critères du "beau" et du "bon" cheval. Elle se persuade que le cheval authentiquement beau est celui qui est apte à gagner des courses et finit par trouver factices les "chevaux de modèle" comme on les faisait alors !

En second lieu, un certain nombre de facteurs sociologiques ont pesé d'un grand poids. Je cite toujours Nicole de Blomac (1988) : *Pour les aristocrates français, toute la société anglaise est un modèle (...) Qui sont ces anglomanes éclairés ? Ce sont des princes du sang, des aristocrates originaux et cultivés, des officiers de cavalerie. Tous "possessionnés", la terre leur appartient de naissance, les revenus qu'ils en tirent sont faits pour être dépensés ostensiblement et sans compter. Seuls les risques des jeux d'argent, fort à la mode à la cour, pimentent leurs existences devenues inactives par ordre royal (...).*

Découvrant les courses anglaises, ils découvrent aussi le "racehorse". C'est un cheval bien né, comme eux ; il est éprouvé sur le turf, comme ils l'ont été au combat ; la naissance et la gloire du vainqueur sont célébrées, dans un livre, par un tableau, comme pour ces vaillants ancêtres que leur lignage vénère. Enfin, et surtout, ce cheval de course porte les couleurs, la casaque, de son propriétaire comme cela se faisait dans les tournois de chevalerie. Voilà donc un cheval dans lequel ils se reconnaissent. Comme eux, il est né pour la victoire, comme eux, aussi, c'est un cheval différent, de cette "différence" qui est le signe distinctif de leur ordre, la source de leurs pouvoirs. (...)

Différent physiquement, le cheval de course qu'il est "tracé". Lors des premières épreuves, dualité ; il est "fils de..." jusqu'à ce que ses performances personnelles, celle qui est transmise à la postérité, aient "trouvé dans les courses à l'anglaise" : une société-club où ils sont entre eux ; jouant donc son rôle social ; une société-pouvoir l'avenir de la production chevaline, ils servent le "happy few", nourris de la pensée des philosophes, les théories des physiocrates sont aussi tous "Maçonnerie renouvelée dont l'un deux est le Grand Maître. Sinon une sorte de franc-maçonnerie ? Qu'est-ce que val d'une élite qui se compte, d'une élite initiée, débat sur le "mérite" opposé à la "naissance", noblesse une grave crise d'identité. Placés tout en dehors, ils ne semblent pas concernés par ce débat. Et pourtant la signification : s'appropriant, instinctivement, un que bien né, ils peuvent donc réattribuer le mérite de course, un modèle, un exemple à leur image. Inconsciemment, ils opèrent une identification qu'ils ont, de leur pouvoir.

Le désir mimétique fera le reste et le cheval du XIX^e siècle comme la référence suprême - au moins. Les hommes du terrain y verront cependant quelque chose de différent. En particulier n'ont que faire d'un cheval anglais. Le compromis Anglo-Arabe est en germe dans ce "France chevaline", E. Gayot écrit en 1849 : les Anglo-Arabiens pour le développement et la corpulence. Les chevaux se présentent sous des conditions de forme longues, la taille plus élevée, le corps plus développé, l'Arabe. Il est moins plat, moins échappé, moins susceptible, ses produits moins irritables. La fécondité du sol n'a pas encore donné une riche matière première de toute bonne production au

Cette position de compromis montre la sensibilité contre le croisement avec le Pur Sang par Richa nous reviendrons. Cela le fera suspecter de trahison la Société d'encouragement à l'élevage des races d'ailleurs sa révocation !

La question des remontes militaires est importante. Malgré un service de gens "spéciaux" comme officiers, la France doit toujours importer et est tributaire de ses régiments en temps de paix. Dans les années 1870, le député Richard du Cantal, éminent hippologue, conduira à la naissance de la zootechnie et de l'élevage la contestation. Il reproche l'usage systématique des chevaux sont les suivantes :

éta-
leva-

pro-
neur
ition
con-
us la
l'éle-
l'éle-
tâche.
it des
ction
ouve
pre-
rem-
nat et

elop-
Arabe
ue du

ig en
peti-
et de
on sur
rsua-
t finit

grand
toute
it des
Tous
t sont
d'ar-
ordre

che-
nais-
pour
porte
e che-
our la
signe

Différent physiquement, le cheval de course se distingue de tous les autres parce qu'il est "tracé". Lors des premières épreuves, sa filiation l'emporte sur son individualité ; il est "fils de..." jusqu'à ce que ses performances propres lui donnent une identité personnelle, celle qui est transmise à la postérité (...). Il est donc normal que ces jeunes gens aient "trouvé dans les courses à l'anglaise un substitut à la société dont ils rêvent : une société-club où ils sont entre eux ; une société-spectacle pour les autres, jouant donc son rôle social ; une société-pouvoir puisqu'en influant par leurs choix sur l'avenir de la production chevaline, ils servent leur pays à la place qui est la leur. Ces "happy few", nourris de la pensée des philosophes et des encyclopédistes, frottés aux théories des physiocrates sont aussi tous "officiers d'honneur" de la Franc-Maçonnerie renouvelée dont l'un deux est le Grand Maître. Qu'est donc le turf anglais, sinon une sorte de franc-maçonnerie ? Qu'est donc le cheval de course, sinon le cheval d'une élite qui se compte, d'une élite initiée, et donc un cheval digne d'eux ? Le débat sur le "mérite" opposé à la "naissance" agite leur siècle et provoque dans la noblesse une grave crise d'identité. Placés tout en haut de l'échelle sociale, ils ne semblent pas concernés par ce débat. Et pourtant leur attirance pour le "racehorse" est significative : s'appropriant, instinctivement, un cheval dont le meilleur ne peut être que bien né, ils peuvent donc réattribuer le mérite à la naissance. Ils font de ce cheval de course, un modèle, un exemple à leur image, un cheval indispensable à leur pays. Inconsciemment, ils opèrent une identification qui n'est, de fait, qu'une défense de leur ordre, de leur pouvoir.

Le désir mimétique fera le reste et le cheval de pur sang s'établira dans le courant du XIX^e siècle comme la référence suprême - au moins en matière de chevaux de selle. Les hommes du terrain y verront cependant quelques inconvénients. Les Bonapartistes en particulier n'ont que faire d'un cheval anglais, ils en tiennent encore pour l'Arabe. Le compromis Anglo-Arabe est en germe dans cette opposition. Dans son ouvrage "La France chevaline", E. Gayot écrit en 1849 : les Anglo-Arabs sont des "produits intermédiaires pour le développement et la corpulence entre l'Arabe et l'Anglais, ces chevaux se présentent sous des conditions de forme très heureuse. Ils ont les lignes plus longues, la taille plus élevée, le corps plus développé, les membres plus amples que l'Arabe. Il est moins plat, moins échappé, moins allongé que l'Anglais. Sa nature est moins susceptible, ses produits moins irritables réussissent généralement mieux là où la fécondité du sol n'a pas encore donné une riche substance aux fourrages et au grain, matières premières de toute bonne production animale".

Cette position de compromis montre la sensibilité de Gayot aux attaques menées contre le croisement avec le Pur Sang par Richard du Cantal (1848-49) sur lesquelles nous reviendrons. Cela le fera suspecter de tiédeur dans l'application de ce croisement, la Société d'encouragement à l'élevage des races de chevaux en France obtiendra d'ailleurs sa révocation !

La question des remontes militaires est aussi un grand motif de polémiques. Malgré un service de gens "spéciaux" comme on disait à l'époque, c'est-à-dire de spécialistes, la France doit toujours importer et est à peine en mesure d'assurer la remonte de ses régiments en temps de paix. Dans les polémiques qui ont lieu à l'époque, le député Richard du Cantal, éminent hippologue dans le courant scientifique qui va conduire à la naissance de la zootechnie et de l'enseignement agricole, tient la tête de la contestation. Il reproche l'usage systématique qui est fait du Pur Sang. Ses raisons sont les suivantes :

- L'animal est pour lui déjà trop spécialisé sur la course, les qualités que l'on demande au cheval de troupe sont beaucoup plus l'endurance, la longévité dans le service ainsi qu'une certaine rusticité nécessaire en campagne.

- L'animal proche du Pur Sang demande un élevage très suivi, il est exigeant. Il ne convient pas à l'état de l'agriculture de la plupart des régions traditionnelles de production des chevaux de remonte.

- L'usage du Pur Sang en croisement a conduit à la disparition des anciennes races locales et à une grande hétérogénéité des populations qui autrefois étaient plus homogènes. Il favorise de plus la finesse des membres et la légèreté des sabots et donc l'apparition des tares.

- Les meilleurs animaux croisés étant enlevés par le commerce de luxe, il ne reste pour les remontes que les animaux ratés. Cela entraîne une remonte très hétérogène qui ne convient pas à la conduite en lots des chevaux de cavalerie.

Richard du Cantal préconise pour remédier à cette situation, le retour aux races anciennes sélectionnées dans l'indigénat et adaptées à leur mode de production, qui, dit-il, donnaient satisfaction aux régiments avant la Révolution.

Malgré l'importance de la polémique, malgré la défaite de 1870, malgré la pertinence des arguments techniques, Richard du Cantal perdit la bataille et l'on continua à produire partout en France des chevaux croisés avec plus ou moins de pourcentage de sang, sans qu'il soit possible d'organiser la production de chevaux de service. Nous en sommes toujours à ce point ! en particulier en matière de chevaux de loisir.

Quelle fut la politique de l'administration des Haras pendant toute cette période ? Ce fut elle qui évidemment mit en application la politique conçue dans les cercles parisiens. Héritière du service des Haras autoritaire de l'ancien régime, elle poursuivit sur les mêmes principes. Prise d'autorité sur l'élevage local, tentative de monopolisation du savoir technique en matière de chevaux et en particulier sur l'appréciation de l'extérieur. Elle dut cependant composer avec ce que nous appellerons le "mouvement scientifique" qui avait de nombreux émules, en particulier chez les militaires. En prise directe avec le terrain, elle dut souvent trouver les compromis entre les directives nationales et les pouvoirs locaux et développa sa culture politique. En particulier dans la mise en place à la Restauration de la politique des comices agricoles, l'administration prit soin de définir ses propres concours pour chevaux de selle. Elle veilla ensuite à les doter spécifiquement, en se libérant peu à peu des conseils généraux. En effet, bien que l'on y pensât depuis la moitié du XVIII^e siècle, ce n'est que vers 1820 que le financement d'un système de primes fut véritablement mis en place. Elles étaient destinées à encourager certains types de production comme les chevaux pour la remonte militaire, plutôt que des carrossiers ou même des mules qui étaient alors plus demandées par le commerce que les chevaux de selle. Ce terme "encouragement" dit bien les rapports paternalistes de pouvoir qui s'instaurèrent alors entre l'administration des Haras et l'élevage. Les éleveurs de leur côté apprirent à "ramasser les primes" en compensation de "manques à gagner" d'abord, puis en rémunération légitime pour services rendus à l'état et/ou l'administration. Elles entrèrent ainsi dès l'origine comme une composante de leur revenu, confirmant peu à peu un rapport social de dominance entre l'administration et l'éleveur. Ce phénomène ne s'est pas arrêté à "l'échange de services contre rémunération". L'éleveur est allé plus loin, cherchant une reconnaissance et une ascension sociale au travers des jugements de l'autorité. Admis dans le cercle des connais-

seurs en chevaux de selle, privilège aristocratique palement de nobles, l'éleveur de base se trouva payé seulement en monnaie sonnante et trébuchante à apprécier. Voir dans le même ordre de rémunérés, de l'équipage de Bonnelles (Pinçonique issue du XIX^e siècle est toujours en marche bien. Le jury a perdu de son lustre d'antan, il n'est toutefois resté, bloquant toute innovation devraient maintenant être considérés beaucoup

On ne peut conclure ce long survol historique de cette question qui commence avec Bonnet du XIX^e siècle pour aboutir à la situation que nous connaissons actuellement.

Citons le Dr Vétérinaire André (1950) *équestre, il existe deux grands courants dont l'un, peu, ont fusionné.*

Le premier, réalisé par les écrits des écrivains et avant tout contribué à l'évolution de l'art équestre, la mécanique hippique fut au début réduite. Les bases rationnelles pour la position du cavalier mais leur savoir était conditionné par la seule expérience. Ce n'est que plus tard qu'ils entreprirent des recherches tant une science équestre que leur propre méthode du XIX^e siècle pour que les travaux de Mar-

Le second courant, dont l'influence fut plus grande, les écrits des hippocrates, des anatomistes, des physiologistes ou des vétérinaires. Il établit les bases rationnelles. Il faut reconnaître qu'à l'inverse des écrivains, directement sous leurs sens, ces anatomistes et physiologistes à l'étude des allures qu'au fonctionnement des muscles. Certains travaux mêlèrent tout ensemble considérations théoriques sur le rendement de l'animal et l'appréciation du moteur. Cette science de l'extérieur générale, n'a que faire avec une mécanique particulière.

Mais ce n'est que par la fusion de ces deux courants, la science équestre de l'écrivain et la science de l'anatomiste, que la science équestre a pu "naître".

Le Dr André a dressé une remarquable bibliographie de cette science, nous n'y reviendrons pas. Nous l'avons lue l'heure actuelle avec les accéléromètres, les ordinateurs, cette science qui progresse toujours est loin d'être terminée. Les questions qui se posent et il reste extrêmement difficile de partir de l'examen du modèle et des allures par grands groupes d'aptitude, on pourra peut-être pour handicap de conformation, on ne

seurs en chevaux de selle, privilège aristocratique ancien, par un jury constitué principalement de nobles, l'éleveur de base se trouvait ainsi "anobli". Son service n'était plus payé seulement en monnaie sonnante et trébuchante mais aussi en "capital social" difficile à apprécier. Voir dans le même ordre d'idées le mécanisme des piqueux, non rémunérés, de l'équipage de Bonnelles (Pinçon et Pinçon-Charlot, 1993). Cette mécanique issue du XIX^e siècle est toujours en marche bien qu'elle ne fonctionne plus aussi bien. Le jury a perdu de son lustre d'antan, il n'est plus aussi crédible, l'aspect rémunération est toutefois resté, bloquant toute innovation dans l'usage de ces crédits qui devraient maintenant être considérés beaucoup plus comme des investissements.

On ne peut conclure ce long survol historique sans parler de l'approche scientifique de cette question qui commence avec Bourgelat, mais se développe dans le courant du XIX^e siècle pour aboutir à la situation "officiellement très scientifique" que nous connaissons actuellement.

Citons le Dr Vétérinaire André (1950) : *"Dans la progression de la science équestre, il existe deux grands courants dont l'origine est différente, mais qui, peu à peu, ont fusionné."*

Le premier, réalisé par les écrits des écuyers et des hommes de cheval, a d'abord et avant tout contribué à l'évolution de l'art équestre. Sa part à l'établissement d'une mécanique hippique fut au début réduite. Les écuyers se contentèrent de fournir des bases rationnelles pour la position du cavalier. Ils connaissaient certes les allures, mais leur savoir était conditionné par la seule perception des sens : la vue et l'ouïe. Ce n'est que plus tard qu'ils entreprirent des recherches scientifiques pour étayer non pas tant une science équestre que leur propre méthode. Il faut arriver vers la dernière moitié du XIX^e siècle pour que les travaux de Marey suscitent une émulation générale.

Le second courant, dont l'influence fut plus tardive mais décisive, a été créé par les écrits des hippâtres, des anatomistes, des physiologistes, c'est-à-dire par des naturalistes ou des vétérinaires. Il établit les bases sûres pour l'étude de la mécanique animale. Il faut reconnaître qu'à l'inverse des écuyers trop portés à étudier ce qui tombait directement sous leurs sens, ces anatomistes et physiologistes se sont aussi bien consacrés à l'étude des allures qu'au fonctionnement même de la machine, au rôle des muscles. Certains travaux mêlèrent tout ensemble des notions de locomotions avec des considérations théoriques sur le rendement de la mécanique osseuse et musculaire, qui servirent de base à l'appréciation du moteur-cheval et devinrent par la suite la science de l'extérieur. Cette science de l'extérieur, branche d'une mécanique hippique générale, n'a que faire avec une mécanique purement équestre.

Mais ce n'est que par la fusion de ces deux courants qui put enfin allier la pratique équestre de l'écuyer à la science de l'anatomiste ou du physiologiste, qu'une véritable science équestre a pu "naître".

Le Dr André a dressé une remarquable bibliographie concernant l'avènement de cette science, nous n'y reviendrons pas. Nous ferons seulement remarquer que même à l'heure actuelle avec les accéléromètres, les ordinateurs, le traitement des images vidéo, cette science qui progresse toujours est loin d'avoir résolu tous les problèmes biomécaniques qui se posent et il reste extrêmement délicat de prédire précisément une aptitude à partir de l'examen du modèle et des allures. On pourra aisément répartir les chevaux par grands groupes d'aptitude, on pourra éventuellement éliminer certains chevaux pour handicap de conformation, on ne peut espérer mieux faire. Prétendre le

contraire relève soit de l'imposture, soit d'autres considérations d'ordre commercial ou d'ordre politique.

Il est en effet très difficile de justifier sur un plan purement technique les concours actuels de modèle et allure. Les critères d'évaluation dans ces manifestations, quand ils sont explicités, se réfèrent aux traités d'hippologie du début du siècle (Jacoulet et Chomel, 1912). Ils font essentiellement référence à la conformation du Pur Sang adaptée à la course (SHF, 1994). Sommes-nous réellement toujours dans les mêmes conditions ? Nous ne le croyons pas. En particulier, l'apparition d'un marché rémunérateur pour les sauteurs change complètement les données du problème.

Les mots que l'on utilise ne sont pas innocents. Dans *modèle* il y a mode et dans *allure* on fait référence au chic, et comme dans la couture le modèle est destiné à être copié, c'est-à-dire à instruire. La comparaison avec cette activité ne nous paraît donc pas déplacée. En cette matière, il existe aussi des modèles qui sont appréciés en fonction de leur chic c'est-à-dire par référence à une esthétique consensuelle propre à un groupe social. Le "bon goût" des uns s'oppose en effet au "mauvais goût" des autres. L'adhésion à un "modèle" est donc aussi celle à un groupe qui a sa hiérarchie, ses maîtres, ses experts et dans lequel tout individu aspire à s'élever progressivement. Dans cette approche, le modèle et l'allure d'un cheval doivent être non pas analysés, mais ressentis et la perception ne s'affine qu'à mesure des nombreuses comparaisons effectuées et vécues par l'esthète : c'est ainsi que progressivement on devient "expert", qu'on acquiert la sûreté et la rapidité du jugement qui le distingue. Un cheval doit tomber dans l'œil en quelques secondes a-t-on coutume de dire. Cette démarche émotionnelle n'est pas seulement celle d'un individu, elle est partagée par un milieu social qui fait allégeance à ses maîtres qui deviennent alors des "experts reconnus". A ce niveau d'organisation, cette société se soude autour d'un système de valeurs et l'expertise peut prendre une fonction commerciale.

Nous sommes là évidemment bien loin d'une démarche scientifique et cela pose depuis fort longtemps bien des questions. Elles gravitent autour de la problématique du *beau* et du *bon*. "Le beau ne peut être que bon" a-t-on avancé dans un premier temps. Puis la réponse a été quelque peu modifiée : "le beau doit être bon" c'est-à-dire que les critères du *beau* doivent être assujettis à ceux de la *bonté*. Ce tournant décisif dans l'esthétique n'est pas propre au milieu du cheval. Il marque cependant chez lui le début de ce que nous n'hésiterons pas à qualifier par provocation d'une "grande imposture". Les critères du bon ne sont en effet appréciés que par les utilisateurs. Les producteurs ne peuvent que rarement éprouver eux-mêmes la qualité des chevaux qu'ils produisent ; en revanche, ils peuvent en apprécier la beauté. Il y avait donc un intérêt économique à faire coïncider les critères de beauté et de bonté pour que producteurs et utilisateurs puissent se mettre d'accord sur les valeurs commerciales. L'argument utilisé est implicitement statistique et est fondé sur la relation entre conformation et performance. En entretenant la confusion entre conformation et modèle qui sont pourtant loin de recouvrir la même notion, on peut, aux yeux du public, tenir la position des concours de modèle et allure en s'appuyant sur les liaisons statistiques entre conformation et performance. Cela est d'ailleurs facilité par l'environnement social qui a tissé un réseau complexe d'intérêts qui concourent à leur maintien. Mais cela reste une imposture car :

- La relation entre conformation et performance n'est pas le plus souvent établie avec précision. Si l'on connaît des relations entre certains caractères de conformation et certaines caractéristiques de performances, on est en général surpris du peu de précision

qu'apporte la connaissance des uns sur la prédiction si une relation existe en moyenne, elle peut se révéler dans chaque cas particulier. C'est le premier élément.

- La notion de modèle est fort vague, elle traduit du mouvement ressentie par un expert et est loin d'être précise. En effet, y avoir de bons modèles dans l'exemple, des trotteurs ou des Pur Sang peuvent avoir de conformations et de biomécaniques complètement différentes. L'ambiguïté entre la conformation qui peut se définir subjectivement par un expert est le second élément du modèle en lieu et place de la conformation intrinsèque. Les deux approches sont mutuellement en pratique.

Il faut sortir de cette impasse. Cela passe à :

- L'établissement de procédures de description qui aboutissent au recueil et à l'archivage de ces informations.
- La mise au point des protocoles d'évaluation à objectifs poursuivis ;
- La recherche de critères plus physiologiques liés à la performance.

Jusqu'ici les tentatives plusieurs fois renouvelées ont toujours été combattues. On se demande au fond si l'affaire n'est-elle pas une secte d'irréductibles intégristes ?

* Bertrand Langlois : INRA Jouy-en-Josas

* Luc de Montal : Haras National d'Annecy

* Pierre André Poncet : Haras Fédéral d'Avenches (Suisse)

ial ou
icours
ind ils
ilet et
adap-
condi-
rateur
t dans
à être
t donc
fonc-
e à un
autres.
ie, ses
Dans
mais
effec-
xpert",
it tom-
otion-
ial qui
niveau
se peut

qu'apporte la connaissance des uns sur la prédiction des autres. Autrement dit, même si une relation existe en moyenne, elle peut se révéler tout à fait imprécise et inefficace dans chaque cas particulier. C'est le premier élément de l'imposture.

- La notion de modèle est fort vague, elle traduit une harmonie générale des formes et du mouvement ressentie par un expert et est loin de recouvrir celle de conformation. Il peut, en effet, y avoir de bons modèles dans toutes sortes de conformations. Par exemple, des trotteurs ou des Pur Sang peuvent avoir de bons modèles alors qu'ils relèvent de conformations et de biomécaniques complètement différentes. Le maintien de l'ambiguïté entre la conformation qui peut se définir objectivement et le modèle qui est ressenti subjectivement par un expert est le second élément de l'imposture. Le maintien du modèle en lieu et place de la conformation interdit alors tout relevé objectif et tout progrès dans le domaine. Les deux approches sont, en effet, concurrentes et s'excluent mutuellement en pratique.

Il faut sortir de cette impasse. Cela passe à notre avis par :

- L'établissement de procédures de description de la conformation et des allures qui aboutissent au recueil et à l'archivage de ces informations ;
- La mise au point des protocoles d'évaluation à partir de ces données en fonction des objectifs poursuivis ;
- La recherche de critères plus physiologiques liés à la capacité sportive.

Jusqu'ici les tentatives plusieurs fois renouvelées d'avancer dans ces directions ont toujours été combattues. On se demande au nom de quels intérêts. Aurions-nous affaire à une secte d'irréductibles intégristes ?

* Bertrand Langlois : INRA Jouy-en-Josas

* Luc de Montal : Haras National d'Annecy

* Pierre André Poncet : Haras Fédéral d'Avenches (Suisse)

la pose
que du
temps.
que les
ns l'es-
ébut de
e". Les
eurs né
uisent ;
omique
isateurs
t impli-
nce. En
recou-
ours de
et per-
réseau
re car
lie avec
n et cer-
écision

DÉBAT

Voir débat commun avec Bernadette Lizet page 177

BIBLIOGRAPHIE

- André, 1950. Mécanique équestre. Ed. imprimerie artistique la bibliographie, p. 21-41. Citation, p.21-22.
- Blomac N. (de), 1988. L'introduction en France du cheval au XIXe siècle. In "des chevaux et des hommes". Ed. Carat.
- Blomac N. (de), 1991. La gloire et le jeu. Des hommes 391 p. Voir p. 17-23 et 279-288 pour l'identification du cheval.
- Bourdelle, 1938. Essai d'une étude morphologique des gravures rupestres. *Mammalia*, Paris. 2, 1-11. Cité d'après Buffon L.G. Le Clerc (de), 1753. Histoire Naturelle, tome 2, p. 208 et 368.
- Digard J.P., 1989. Avatars du statut culturel du cheval depuis du colloque Homme Animal Société. Ed. Presses de l'Université de Bordeaux, Tome III, Histoire et animal, p. 509-522. Citations p. 5.
- Duron-Charbonnier A., 1994. Le cheval Anglo-Arabe. Tome 3-4075, 88 p. Citation de Gayot, p. 10.
- Gayot E., 1849. La France chevaline. Cité d'après A. D. Houët E., 1874, Du cheval de service ; production, élevage. Citation p. 11. Voir "de la production" p. 5-16. Voir aussi p. 41.
- Hue D., 1992. L'orgueil du cheval. In : "Le cheval dans l'histoire et de Recherches Médiévales d'Aix. Senefian Jacoulet J., Chomel C., 1912. Traité d'hippologie. Ed. "Le cheval", p. 225-232.
- Jung, 1981. Cité d'après Marcuzzi 1989.
- Langlois B., 1994. Inter-breed variation in the horse world. *Prod. Sci.*, 40, 1-7.
- Leveque P., 1989. Homme et animal : l'imaginaire des chevaliers. Ed. Presses de l'Université de Bordeaux, Tome III, Histoire et animal, p. 175-177.
- Limet H., 1992. Le cheval dans le Proche-Orient ancien Libois. Contribution à l'histoire de la domestication. Joazeiro, Liège.
- Lizet B., 1988. La liaison dangereuse. Enjeux sociaux du cheval de trait. In "Des chevaux et des hommes". Ed. Carat. p. 132 pour la citation du capitaine Charpy.
- Marcuzzi G., 1989. Les relations mythologiques symboliques du cheval : la préhistoire et dans l'histoire en Europe. Comptes rendus de l'Institut d'études politiques de Toulouse. Tome 1.
- Mulliez J., 1982. La fixation de la race percheronne à l'époque moderne (le cheval dans l'Agriculture), 3-14.

BIBLIOGRAPHIE

- André, 1950. Mécanique équestre. Ed. imprimerie artistique (Lavaur-Tarn). 346 p. Voir particulièrement la bibliographie, p. 21-41. Citation, p.21-22.
- Blomac N. (de), 1988. L'introduction en France du concept de cheval de Sang : cheval d'élite, XVII^e XIX^e siècle. In "des chevaux et des hommes". Ed. Caracole (Lausanne) 214 p. Voir p. 50 pour la citation.
- Blomac N. (de), 1991. La gloire et le jeu. Des hommes et des chevaux 1766-1866. Ed. Fayard (Paris) 391 p. Voir p. 17-23 et 279-288 pour l'identification du cheval à la classe sociale.
- Bourdelle, 1938. Essai d'une étude morphologique des équidés préhistoriques de France d'après les gravures rupestres. *Mammalia*, Paris, 2, 1-11. Cité d'après Zeuner 1963, page 311.
- Buffon L.G. Le Clerc (de), 1753. Histoire Naturelle, tome IV, p. 204, cité d'après Mulliez 1983, p. 208 et 368.
- Digard J.P., 1989. Avatars du statut culturel du cheval de selle dans l'occident moderne. Comptes rendus du colloque Homme Animal Société. Ed. Presses de l'Institut d'études politiques de Toulouse, Tome III, Histoire et animal, p. 509-522. Citations p. 516.
- Duron-Charbonnier A., 1994. Le cheval Anglo-Arabe, bilan et perspectives. Thèse ENV Toulouse, Tou 3-4075, 88 p. Citation de Gayot, p. 10.
- Gayot E., 1849. La France chevaline. Cité d'après A. Duron-Charbonnier, 1994.
- Houël E., 1874. Du cheval de service ; production, élevage et dressage. Ed. A. Gouin (Paris), 96 p. Citation p. 11. Voir "de la production" p. 5-16. Voir aussi "principes généraux de la production" p. 37-41.
- Hue D., 1992. L'orgueil du cheval. In : "Le cheval dans le monde médiéval", Ed. Centre Universitaire d'Etudes et de Recherches Médiévales d'Aix. Senefiance n° 32, 259-275.
- Jacoulet J., Chomel C., 1912. Traité d'hippologie. Ed. J.B. Robert (Saumur). Voir chap. II "de l'ensemble", p. 225-232.
- Jung, 1981. Cité d'après Marcuzzi 1989.
- Langlois B., 1994. Inter-breed variation in the horse with regard to cold adaptation : a review. *Livest. Prod. Sci.*, 40, 1-7.
- Leveque P., 1989. Homme et animal : l'imaginaire des premières sociétés humaines. comptes rendus du colloque Homme Animal Société. Ed. Presses de l'Institut d'études politiques de Toulouse, Tome III, Histoire et animal, p. 175-177.
- Limet H., 1992. Le cheval dans le Proche-Orient ancien (domestication, entretien, soins). In : Bodson/Libois. Contribution à l'histoire de la domestication. Journée d'étude du 2 mars 1991, Université de Liège.
- Lizet B., 1988. La liaison dangereuse. Enjeux sociaux du clivage entre les chevaux de selle et les chevaux de trait. In "Des chevaux et des hommes". Ed. Caracole (Lausanne) 214 p. Voir p. 131-142 et p. 132 pour la citation du capitaine Charpy.
- Marcuzzi G., 1989. Les relations mythologiques symboliques entre l'homme et les animaux pendant la préhistoire et dans l'histoire en Europe. Comptes rendus du colloque Homme Animal Société. Ed. Presses de l'Institut d'études politiques de Toulouse, Tome III, Histoire et animal, p. 179-194.
- Mulliez J., 1982. La fixation de la race percheronne à la fin du XVIII^e siècle. *Ethnozootecnie* 30 (le cheval dans l'Agriculture), 3-14.

- Muliez J., 1983. Les chevaux du royaume. Histoire de l'élevage du cheval et de la création des Haras. Ed. Montalba, 399 p. Voir "Les scientifiques et l'élève du cheval", p. 208-222. Voir "la recherche de moyens d'incitation", p. 246.
- Pietrement C.A., 1870. Les origines du cheval domestique. Ed. Librairie E. Donnaud (Paris), 487 p. Voir aussi citation chap.1 p. 2-3.
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M., 1993. La chasse à courre, ses rites et ses enjeux. Ed. Payot et Rivages (Paris) 308 p. Voir "les rapports sociaux paternalistes", p.253-266.
- Ribémont B., 1994. In : "Le cheval en France au Moyen Age" par Brigitte Prévost et Bernard Ribémont. Ed. Paradigme (Orléans), 519 p. Voir "description et caractéristiques", p. 274-282. Voir "les courants commerciaux", p. 59-62.
- Richard A., 1848. Proposition du 8-12 sur l'amélioration de la production animale présentée à l'Assemblée nationale.
- Richard A., 1849. Rapport du 23-3 à l'Assemblée nationale constituante pour étudier la production du cheval au point de vue des besoins de l'armée, au nom de ses comités de l'Agriculture et de la Guerre réunis. - Rapport du 16-4 à l'Académie des sciences de Paris sur les courses considérées comme moyen de perfectionner le cheval de service et de guerre.
- Edités par L. Hachette et Cie (Paris) 1886, 198 p.
- Rybakov B., 1981. Le paganisme des anciens slaves. Traduction 1994 par Lise Gruel-Apert. Ed. PUF (Paris) 404 p. Voir p. 365-366 pour le cheval associé à la course du soleil et à la reproduction. Voir p. 376-391 pour Lada et Lelia.
- Schwark H.J., 1984. Pferdezucht. VEB. Deutscher Landwirtschaftsverlag (Berlin), 416 p.
- Voir "Geschichte der Leistungsprüfungen", p. 211-225.
- Sigaut F., 1982. Les débuts du cheval de labour en Europe. *Ethnozootechnie* 30 (le cheval dans l'Agriculture), 33-46.
- Société Hippique Française, 1994. Règlement général des épreuves d'élevage. Ed. S.H.F. 22, rue de Penthhièvre, 75008 (Paris), p. 60-69.
- Spindler F., 1984. Rôles des foires et marchés sur l'orientation de l'élevage. *Ethnozootechnie* 35 (le cheval dans l'Agriculture), 31-38.
- Spruytte J., 1977. Etudes expérimentales sur l'attelage. Ed. Crépin-Leblond, 143 p. Voir : la taille de chevaux, p. 112-115.
- Vignerot P., 1968. Le cheval dans l'antiquité gréco-romaine (des guerres médiques aux grandes invasions) 335p + 105 planches. Annales de l'Est, mémoire n° 35, Faculté des Lettres et des Sciences humaines de l'Université de Nancy. Citation tome 1, p. 33.
- Zeuner F.E., 1963. The horse. In : "A history of domesticated animals". Ed. Hutchinson (Londres), 560 p. Chap. 17, 299-337.

Les communications reprises dans ces Actes abordent une dizaine de thèmes et nous conduisent du monde antique à notre temps à travers les usages, à la découverte des pratiques anciennes et contemporaines, où le cheval pouvait être étudié de façons multiples, instrument de guerre, outil de travail, moyen de distinction, objet de soins attentifs ou de mauvais traitements à la campagne, à la ville, à la ferme, au château, dans les livres, dans les représentations figurées, dans les textes les plus divers, à travers des symboliques différentes.

Comme le prouvent d'autres initiatives, la publication du Guide de recherche en histoire du cheval par les Archives Nationales, la réflexion pour restaurer l'Académie équestre de Versailles où seraient rassemblés les écuyers et les intellectuels préoccupés de la culture équestre, le colloque de Montbrison en 1994 traduit une montée en puissance d'intérêts divers.

Daniel Roche

Professeur à l'Université Paris I
Directeur d'Études à l'E.H.E.S.S.
Directeur de l'Institut d'Histoire
Moderne et Contemporaine du C.N.R.S.

En couverture :
d'après " Persée et Andromède " de Rubens

Imprimé en France - Novembre 1990.

P